



Anthologie des textes inédits de 25 auteurs© pour le 25^{ème} anniversaire du Cercle de la Rotonde

À partir des 2 thèmes proposés :

« écrire : acte libérateur ? » ou « écriture et musique »

Ecrire : acte libérateur ?

Gérard ADAM

À l'origine de toute écriture, il est une pulsion incontrôlable. Un acte créateur, avec tout le mystère et la tension qui s'y attachent. Le besoin d'écrire est un talent dont l'écrivain est dépositaire, qu'il est tenu de faire fructifier, coûte que coûte, sans savoir au nom de qui ou de quoi. Il est aussi un crève-cœur : ce qui est en l'écrivain, ou ce qui le traverse, doit à tout prix se frayer un passage, au mépris des déchirures.

Toutefois, que la nature de cette pulsion soit inconnaissable n'exclut pas qu'on puisse lui découvrir une panoplie de composantes.

J'écris par besoin de claironner ce que j'ai cru découvrir. Toute écriture est communication d'un regard, extérieur comme intérieur. Les écrivains sont conscience du monde, mais au sens de « prendre conscience », pas au sens moral du terme.

J'écris pour exprimer ce que j'ai ressenti, qui m'a troublé, m'a fait vibrer. Acte de compassion ou de révolte, d'amour ou de haine, d'empathie ou de dégoût...

J'écris pour fuir une réalité, me construire un univers à ma mesure, donner corps à des fantasmes qui n'ont pas droit de cité mais qui témoignent de ma nature humaine.

J'écris pour juguler souffrance et angoisse. L'écrivain est souvent un écorché vif. Même s'il s'en défend, son écriture a des velléités thérapeutiques. Mais je dois concéder que l'efficacité en est douteuse, que le remède peut exacerber le mal. Si elle peut néanmoins se faire instrument de sublimation, voire d'équilibre, il s'agit d'un équilibre instable, d'une fuite en avant.

J'écris pour exorciser la mort : puisque celle-ci est inéluctable, il s'agit de transférer l'immortalité à mon œuvre.

J'écris pour comprendre et me comprendre, conférer un sens, lutter contre l'absurde. L'œuvre est pour moi facteur de transcendance.

J'écris enfin, hélas, pour être reconnu. Il y a chez tout être humain un besoin d'admiration et d'amour. L'acte d'écrire est projection désespérée de moi dans la conscience des autres, la publication mise au pilori, humiliante par son impudicité, mais gonflée d'une immense attente.



Eric BRUCHER

Ecrire pour se libérer des ombres. Henri Bauchau a pu dire : « L'écriture travaille l'obscurité intérieure ». J'aime cette formule en ce qu'elle suggère que l'écriture, plongeant dans les profondeurs de l'expérience intime (de soi, de l'autre), cherche à en émerger pour se tendre vers la clarté, la lucidité, la lumière. Creuser l'exploration d'un soi singulier pour y trouver l'universel. La plume qui tente un affranchissement des limites, des formatages, des étouffements. Ecrire comme une manière de vivre au large ou au grand air. Inventer des histoires nourries d'émerveillements et de colères suscitant un désir de folle liberté, de belle échappée – et trouver par là ce qui met en joie. Au fond, écrire peut-être surtout pour se libérer des ombres de la peur et de la perte, de la séparation, de la croyance en cette séparation, afin de retrouver et restaurer l'unité première – ce que j'aime nommer le royaume d'Ithaque, la terre d'Ulysse, le lieu de complétude originelle. C'est cela, pour moi, écrire : se libérer des ombres, chercher de la lumière.

Yves CALDOR

Oui, ce fut, et c'est toujours et encore pour moi, un acte libérateur; et je m'explique: issu d'une double culture (magyarophone et francophone), j'ai vécu dans trois pays différents : la Hongrie d'abord, la France ensuite, enfin la Belgique. Chaque fois bien sûr, exil, déracinements, avant le « ré-enracinement » dans un autre lieu, avec la conscience – d'abord floue, puis de plus en plus forte au fur et à mesure que les années passent - que mes différentes identités m'ont façonné, que donc il n'est pas question d'en abandonner une seule. Mais les garder toutes, précisément, ce n'est pas simple. Surtout après avoir perdu une langue, ma langue « paternelle »...le hongrois, qui avait contribué à façonner ma prime enfance.

Je me sens donc Belge, Bruxellois et Wallon, tout en gardant vivantes en moi mes souches magyares et françaises. « *Je ne me définis pas comme immigré; je suis d'ici et de tous mes là-bas. (Il faut relire Les identités meurtrières d'Amin Maalouf...) Une obsession: les racines "doubles", les miennes, celles des autres; comment parler de "ça"? Comment écrire à propos de "ça"? Est-ce donc si difficile? Oui... j'essaie; se définir, redéfinir sans cesse; toutes mes racines, mes strates; que de stratagèmes pour n'en perdre aucune !... »*

C'est principalement pour cette raison que j'ai écrit *L'enfant de la Puszta*. Puis, avec mon deuxième roman, *Le Train des Enfants*, j'ai abordé une nouvelle fois le thème de l'exil, du voyage initiatique et de la réappropriation de mes racines, en essayant de vérifier un postulat: les ruptures et les déracinements peuvent-ils structurer notre personnalité s'ils ne la détruisent pas? Alors, en ce qui me concerne, la seule solution pour me concilier toutes mes strates et me libérer de l'angoisse de les perdre, vous l'aurez compris, c'est d'écrire...



Daniel CHARNEUX

« Écrire, acte libérateur ? » La question à peine posée, surgit la réponse. Oui, bien sûr. *Écrire*, presque anagramme de *Crier*. Écrire, se libérer d'un livre qui encombrait. En latin, *liber* signifie « libre » autant que « livre ». Écrivant, je me libère d'un poids « trop lourd pour moi » et je crée la liberté de mon lecteur. Liberté de me lire ou non, d'apprécier ou non, de me suivre jusqu'à la dernière page ou d'abandonner.

Dans le roman, je me libère de ma vie. Soit, le protagoniste est narrateur. Et son « je » est alors un « autre » moi, merci, Rimbaud ! Et « je » est alors randonneur fou, chômeur abandonné, star recluse, mère coupable, idéaliste déçu. Soit, la troisième personne s'impose. Et le héros écrit, noircit des feuilles. Il écrit des histoires aux gens heureux qui n'en ont pas, il calligraphie des haïkus, il se débarrasse, dans un carnet Moleskine, d'un traumatisme vieux d'un demi-siècle.

« Ô mon âme, n'aspire pas à la vie immortelle, mais épuise le champ du possible », disait Pindare cité par Camus. J'ai eu la chance de labourer grâce au langage un champ où j'ai constamment cherché l'*écart* et la *trace*, deux mots anacycliques résumant les deux axes de mon écriture : de fantaisie, de jeu, de création d'un univers imaginaire, d'une part ; de retenue, de gravité, d'exploration de destinées humaines réelles, d'autre part. Dans un cas, je me libère en imaginant une autre vie ; dans l'autre, je libère de leur destin des êtres qui ne peuvent plus parler.

Ni peintre, ni musicien, je tente de peindre avec les mots. Et de jouer ma partition sans trop de fausses notes...

Michel DUCOBU

Ecrire : un acte libérateur. Vivre au quotidien, c'est vivre dans l'insatisfaction, l'imprécision, l'inachevé, l'impermanent surtout. Rien n'est entier ni tout à fait cohérent ni achevé. Par l'écriture, on rectifie, on améliore, on projette sur la page ou l'écran la complexité nébuleuse de nos gestes et comportements, et tout semble prendre sens. Fiction, bien sûr, mais bienfaitante. Libération provisoire de nos chaînes, de nos contraintes, de nos impuissances...

Pascal FEYAERTS

« Toujours il revoit l'aurore qui dans le moule
L'a baptisé, et son berceau malgré vos foules
Maugréantes, luit de sa semblable ascendance »

C'est sur ces mots, les premiers à vrai dire que je couchais sur le papier, que ma vie prit le



chemin du poème comme d'autres empruntent une voie vers un ailleurs qui leur ressemble, tant il est vrai qu'entre la voix et la voie les distances se confondent en une lettre absente. *Claustrophobie ou les rues de Pandémonium*, titrait mon premier livre, qui m'avait amené à être présenté au Cercle de la Rotonde. Curieux titre il est vrai, qui attire autant qu'il rebute : d'aucuns craignant d'y découvrir un surplus de noirceur, oubliant bien vite que c'est à la lumière que l'ombre doit d'être dessinée et non l'inverse. Ce recueil, je l'avais voulu plus touchant que sombre, presque naïf comme le regard d'un enfant sur le point de naître et porté par ses promesses ; je m'y accouchais au fil des pages et m'étonnais presque de me voir venir en mots. J'auscultais le monde, rêvant aussi de ciel, alors que le ciel n'est plus de nos jours qu'un petit bout de météorologie, et possédais ce curieux besoin d'accorder la quête du mystique à la rhétorique de l'esthète. N'y a-t-il point de paradis sans idoles et à quoi bon s'atteler à ne construire que des ruines ? D'autres recueils ont suivi, aux titres tout aussi évocateurs de leur contenu, à l'ombre portée de plus en plus épaisse et bavarde, et des rencontres aussi, comme un répons entre le chantre du mouvement et le chœur inspiré d'évènements inscrits sur le parvis d'une vie manquant pourtant singulièrement d'accords majeurs.

Écrire, acte libérateur ? Acte interrogateur ? Acte de partage ? Lieu de rencontres et d'invention de soi ? Écrire c'est un peu tout ça à la fois... et bien plus encore.

Jean JAUNIAUX

L'énigme de l'écriture se renouvelle chaque fois que les doigts approchent du clavier ou que la plume d'or d'un stylo effleure une page blanche. A ce moment-là, survient une promesse de libération. Comment se formulera la première phrase ? Ouvrira-t-elle la fenêtre de l'écran ou de la feuille sur un paysage de poésie, l'intrigue du roman, la magie de la nouvelle, l'interrogation de la pensée ? Seule la page le sait. N'est-ce pas cela l'acte libérateur ? S'engager dans l'inconnu, accepter d'emblée les règles d'un jeu nouveau, admettre dans son cercle les protagonistes nimbés de mystère et leurs imprévisibles cheminements ?

Imaginons Camus, Proust, Céline, Le Clézio, Hugo, Hemingway, Faulkner, Rimbaud, Kawabata et tous ceux à qui vous songez maintenant en lisant ces lignes, imaginons-les à ce moment de la première trace de la première lettre du premier mot. Nous sommes à l'aube de cette libération, sans doute comparable au Big Bang en cela qu'elle donne le jour à des univers dont les créateurs eux-mêmes n'imaginaient pas l'existence, le devenir et le destin.

En cela, écrire est un acte libérateur.

Cette proposition serait incomplète si nous ne placions le mot « écrire » face au miroir que nous sommes au moment de « lire ». Car l'anagramme d'écrire, c'est lire. Son presque synonyme, sa fraternité, son double. En cela lorsque nous ouvrons le livre, déposons notre regard sur le premier mot de la première phrase du livre, en cela nous libérons ces mondes irréels qui deviennent nôtres, et nous nous émancipons, enfin !, de l'angoisse abyssale de la solitude.



Karel LOGIST

Non, écrire n'est pas - ou n'est plus - à mes yeux, un acte libérateur. Je me sens libre avant et après l'écriture, pas pendant. Ma liberté ou ma libération est là quand vivre me suffit... L'écriture poétique, avec son lot de contraintes, formelles, sociales, politiques et lexicales, je la vois plutôt comme un écosystème en difficulté, un milieu angoissant, une quarantaine dont je sais que j'ai besoin mais qui m'isole des autres.

Louis MATHOUX

L'écriture s'apparente à un exercice libérateur, pour ne pas dire libérateur, et ce pour une raison très simple : elle constitue avant tout (même si ce processus relève parfois de l'inconscient) une démarche cathartique, d'expulsion hors du « moi » d'un vécu douloureux – voire même parfois traumatique – qui nous empêche de nous accomplir pleinement et de « devenir » l'être humain spécifique que nous sommes toutes et tous appelé(e)s à incarner. D'où le titre du poème en prose que j'ai choisi à cette occasion, même si le devenir évoqué à travers ce récit poético-métaphorique ne fait pas explicitement référence à l'écriture elle-même.

Loin de se réduire à une quelconque activité thérapeutique, celle-ci apporte cependant, et par cela même, un bénéfice thérapeutique indéniable. Mais elle est aussi acte jubilatoire, et peut ainsi être comparée – que l'on me pardonne l'audace d'une telle réflexion qui n'est en réalité audacieuse qu'en apparence – à la jubilation orgasmique de type sexuel. D'où le plaisir d'écrire (inséparable d'ailleurs de son aspect proprement libérateur), qui est lié quant à lui à la projection hors de soi d'un désir jusque là inassouvi, et qui s'oriente fondamentalement vers la rencontre avec l'Autre. Au plaisir d'écrire éprouvé par l'auteur(e) répond ainsi le plaisir de lire ressenti par le lecteur/la lectrice. L'acte libérateur d'écrire, de par son effet intrinsèquement « jouissif », s'avère donc indissociable selon moi de la jouissance tout aussi libératrice de son pendant qu'est l'acte de lire...

Emmanuelle MÉNARD

« Pourquoi écrivez-vous ? », la question qui revient en leitmotiv et à laquelle bien des écrivains seraient tentés de répondre par une question : « Et vous, pourquoi respirez-vous ? ». Le stylo n'est-il pas le prolongement d'un être qui se cherche encore et toujours ? La petite flamme de Diogène courant désespérément après les hommes ? Ou, plus simplement, l'écriture avant d'être un art n'est-elle pas un mystère ?

Ecrire : un acte où la contradiction a trouvé un lieu pour se nicher puisque que l'on parle aussi bien de jubilation que de souffrance, de liberté que de fatalité, de fatalité dans la liberté, de liberté dans la fatalité... Bref, tout et son contraire !



Ecrire... N'est ce pas aussi faire de la musique ? Un mot en appelle un autre telle une note sur la partition... De la peinture ? Un mot se dessine, prend de la couleur, s'installe sur le papier... De la sculpture ? Un mot se devine, se forme dans la bouche, s'empare enfin de l'espace.

L'écrivain, à mon sens, est l'artiste qui marche sur les frontières, va son chemin avec, pour seul guide, le mot, qui lui tend un miroir, celui de l'horizon.

Aller plus loin, toujours plus loin... Voilà donc à quoi est « condamné » celui qui écrit, une grâce qui le baptise du nom de voyageur ; un acte libérateur parce que l'homme est en marche et que ses pas se comptent à l'aune de la liberté : liberté de creuser vers un autre soi-même, de descendre et de gravir les reliefs de l'Histoire : celle de la Vie, qui n'a pas besoin de l'Homme, et qui pourtant se laisse raconter par lui.

Serge MEURANT

La création poétique est accompagnement de la parole, de sa naissance à sa disparition. Elle guette le jaillissement de celle-ci et veille sur son silence, parfois sur son agonie. Elle est matrice d'ombre et de lumière. Musique intérieure, elle libère du mutisme et de l'enfermement. Elle accompagne les événements de notre vie, c'est un don qui nous est fait. Parfois c'est un abîme. Souvent, un élan contrarié vers le monde abîmé qui est le nôtre. Et ces tâtonnements cherchent à trouver un fragile équilibre entre plénitude et perte.

Colette NYS-MAZURE

*Si je n'écris pas ce matin
Je n'en saurai pas davantage*

*Je ne saurai rien
De ce que je peux être*

Guillevic, *Art poétique*

Ecrire affranchirait des chaînes, des servitudes, des addictions pour libérer les espaces vierges où se déploierait l'imaginaire. Ecrire protesterait contre ce qui enferme les humains - étroitesse et déterminismes.



Ecrire reviendrait à l'humus de la langue maternelle, y reprendrait pied et langage.

Ecrire sortirait de la tour d'ivoire où Narcisse s'abîme au fond du puits. D'un mouvement large, le poète ouvrirait les portes du partage afin que le plus grand nombre vienne se désaltérer à la source des mots.

J'écris.

J'ai crié d'entrailles et je ris.

Je hèle chacun, chacune, sur la voie commune.

Arcangelo PETRANTÓ

Si l'on considère que l'acte d'écrire vise à retranscrire, manipuler ou influencer le réel ou même à vouloir le recréer sous la forme d'une réalité virtuelle, peut-on pour autant dire que l'écriture constitue un acte libérateur ?

L'écriture constitue avant tout un enjeu personnel même s'il implique un contexte social et relationnel.

L'écriture peut-elle rendre libre donc ? A cette question académique, je voudrais apporter une réponse dans le cas particulier de l'écriture poétique, et dans ce cas précis je dis fermement : pas vraiment.

Car cette libération peut prendre toutes les apparences d'une illusion.

Dans ma naïveté, j'avais estimé que la composition de textes poétiques pouvait rendre libre et même démiurge.

Pouvait arracher des voiles qui recouvrent le réel et desceller des chaînes. C'est d'ailleurs le mythe même de la démarche poétique, son versant ensoleillé, celui qui est vendu à grand renfort de réclame.

Mais, au fond, écrire de la poésie n'est qu'un jeu de dupes que beaucoup prennent au sérieux au fur et à mesure qu'ils tombent sous l'emprise de cette addiction.

L'écriture (et spécifiquement l'écriture poétique) par principe ne rend pas plus libre qu'elle n'asservit. Elle peut libérer ou du moins donner l'illusion de la liberté mais elle peut aussi tourmenter, flétrir, déraciner.

Restent les textes, sortis de leur gangue c'est-à-dire de l'inspiration, des contingences, des inflexions de la machinerie humaine.

Textes parfois tellement beaux parfois vénéreux.



Grégoire POLET

Puisque l'essentiel est indicible, il y a, du coup, plusieurs manières de dire. Plusieurs manières d'expliquer, dans ce cas-ci, le rapport de l'écriture et de la libération.

Alors, choisissons celle-ci, qui vaut autant qu'une autre.

Pour moi, écrire, consiste bien souvent à briser l'automatisme. À ne pas écrire la phrase à laquelle je m'attendais. Quand deux mots vont toujours ensemble, je ne peux pas écrire le second, il faut que je le remplace. Pour que le mot rentre, dirait le sportif, il faut qu'il prenne le gardien de but à contre-pied. Pour que la métaphore soit vive, dirait le stylisticien, il faut briser la catachrèse. Ce modeste exemple de ce qui se passe, là, à l'étape du choix des mots, témoigne néanmoins de ce qui se passe à tous les niveaux de l'écriture. Et particulièrement à celui de la pensée. Si les expressions ne peuvent pas entrer toutes faites, les idées non plus. Toute la réalité qui frappe à la porte de la fiction, avant d'être autorisée à être transmuée en langage, doit laisser au vestiaire ses habitudes et ses réflexes. Les molécules du réel doivent abandonner leurs liaisons chimiques et se présenter nues et atomiques. Tout redevient singulier. L'habit de l'idéologie, vendu par les tisserands du conte d'Andersen, retourne à son néant. Le réel et les mots courent nus dans l'air limpide.

Il s'agit donc d'une libération de l'esprit de celui qui écrit, pendant qu'il écrit : libération du langage tout fait, des idées reçues. Mais en même temps, il s'agit d'une libération du réel et des mots, et la joie de l'écriture vient aussi de là, de voir le monde autour de soi libéré d'une couche de mensonge et, partant, transfiguré, danser, plein de joie et de lumière, autour de celui qui écrit, pendant qu'il écrit.

Annie PRÉAUX

Pourquoi écrire ? Pour échapper aux bruits : bruits de fond, radio, paroles, voire chuchotements. Aux gens aussi, aux sms, à tout ce qui t'entortille avec du rien tricoté détricoté, du tout, des pas, des nœuds faits avec des bandes adhésives, qui collent, qui crient.

Pour ne pas être là dans une chair blanche, une peau qui pèle, qui en a marre d'elle. Ecrire pour rigoler, voir quelqu'un d'autre dans la glace. L'écouter, même s'il déconne, surtout s'il déconne. Ou elle.

Pour partir sur l'aile des mots qui t'entraîne. Où ? Tu ne sais pas. Pour casser la glace des limpidités. Sillonner d'autres ciels, crever les nuages, les crashes du temps, enfilez les trous comme des perles, ne plus savoir, être perdu(e). Et là, d'un coup, effleurer l'impossible soie qui tisse ta vie.

Oui, c'est pour ça que j'écris.



Philippe REMY-WILKIN

Ecrire, un acte libérateur ?

Ecrire. Avant d'être un plaisir, l'écriture est une nécessité. J'écris, donc je suis. Depuis toujours. Je n'ai jamais arrêté, même s'il m'arrive fréquemment de douter. Ma religion, c'est la création, l'Art. La musique, la littérature, le cinéma, la BD, la peinture, l'architecture... Comme le maître Golding, je pense qu'il ne s'agit pas là d'activités contingentes mais d'une médiation fondamentale entre les hommes et la découverte, l'approfondissement de leur humanité.

Ecrire. Une passion. Qui inflige ses souffrances. Qui nécessite des efforts parfois surhumains.

Mais. Ecrire, un acte libérateur ? Aussi ? Ou surtout ?

Oui. Un acte libérateur et constructeur. Libérateur parce que constructeur. De soi. D'un rapport à l'autre, au monde.

Fondamentalement.

Car écrire, c'est affronter, se confronter, chercher, ne plus tourner autour d'une problématique superficielle mais se donner les moyens d'y plonger, pour la maîtriser, ce qui ne veut pas dire dégager toutes les réponses mais sérieux, approfondir les questions. Emerger avec un supplément de sens chevillé à l'esprit.

Ecrire, c'est élucider plus avant ce qu'on est. Gagner de la substance, de la consistance. En extériorisant et matérialisant ses idées, ses principes, pour s'y conformer plus aisément ensuite. Ainsi, étant pour le cosmopolitisme et la polysémie, l'ouverture et la découverte, le contrepoint, contre les amalgames, les clichés, le clanisme, le communautarisme, l'exprimer par des ouvrages sur Muhammad, les juifs ou les musulmans, les Allemands, tout cela m'aide à me sentir en adéquation avec moi-même, plus vivant, dans le combat, mené victorieusement ou, du moins, courageusement, contre mes limites et lacunes, mes préjugés, la mesquinerie ou la paresse, la submersion et la confusion.

Ecrire, c'est se libérer, enfin, de la solitude et de l'égoïsme, vouloir distraire et partager, collaborer, échanger, tisser des convergences, tendre des passerelles, être citoyen du monde, osons le dire en cette ère cynique du soupçon, comme un médecin, un professeur, un philosophe, apporter son obole à la construction du mieux-être ou du mieux-vivre ensemble.

Pierre SCHROVEN

Ecrire est un moyen de sauvegarder notre relation au monde en nous permettant d'entretenir de nouveaux rapports avec le réel soumis aux lois de l'organisation sociale et au joug de l'utilitaire ; écrire est un moyen de se maintenir en dehors de la logique commune d'un monde ne produisant qu'une et une seule forme de liberté ; à savoir, la liberté de se vendre, de travailler et de se rendre utile ; écrire, c'est transformer le monde tel qu'il est perçu par le sens commun pour y faire naître d'autres possibles et générer un espace de liberté où la vie est sans cesse réinventée ; écrire, enfin, ce n'est pas tant faire le procès du monde « injuste » (en le rendant au passage responsable de notre médiocrité et de nos problèmes) que de tenter le(se) prolonger dans tous les sens et à tous les temps.



Bref, si on admet qu'il n'y a de vraie joie que dans notre présence au monde et dans la saisie de tout ce qui est encore vivant, puissant, persévérant, même au cœur du malheur, l'écriture peut nous aider d'une part, à combattre la mort qui se représente à nous quotidiennement et d'autre part, à glisser dans la joie d'une vie où crépite l'impatience d'aimer...

Alexandre WAJNBERG

Et comment ! Le récit *De l'Existence et du gallinacé* — c'est du journalisme d'auto-investigation — a été écrit en tant que lente catharsis mentale. Preuve explicite, page 23 : « [Je pars en excursion au Coq-sur-mer.] Il s'agit d'associer à l'idée de coq des souvenirs positifs! ».

Et cela a marché. Du bruit, de la fureur, du Shakespeare dans ma chambre, je mourais. Je dus écrire pour pouvoir tourner la page. Enfin libre !

Et ce faisant, j'ai découvert des liens (d)étonnants entre l'Art et sa réception, la volaille et son élévation, entre les mathématiques et les gallinacés. Retrouvant Marcel Duchamp, les graines que les poulets n'ont pas mangées ont finalement germé en un essai d'esthétique qui attend son éditeur.

Evelyne WILWERTH

Pour moi, écrire, c'est d'abord me retirer du monde et plonger en moi-même. En m'abandonnant dans ces profondeurs mystérieuses. Et c'est là que naît la fiction. Dans un état subtilement double : la concentration et le lâcher prise. Je peux donc parler de libération, d'ouverture. Et d'offrande au lecteur.

Et, justement, ma thématique générale est la libération (des habitudes, des peurs, du qu'en dira-t-on) pour le changement, avec confiance, audace, déploiement, réalisation de soi et parfois transgression.

Philosophie qui peut rejaillir sur le lecteur !

Un exemple : mon dernier livre, *Hôtel de la mer sensuelle*, est une invitation joyeuse, ludique, enjouée, à célébrer plus intensément la sensualité sous toutes ses formes.

Donc célébrer la vie et la richesse du présent. Sans tabou.



Ecriture et musique

Didier AYRÈS

Immatérialité ou l'architecture des signes

Comment décrire la liaison de la musique et de la poésie, sans dire quelques mots – justement – pour souligner l'aspect immatériel et transcendant de l'écoute. Écoute, si je puis dire, comme activité de patience et d'éveil. Car la musique participe d'un monde en arc, arc-bouté si je puis dire, sur le temps. Elle dure, et durant, elle se défait, se met à mourir. Elle est la métaphore parfaite de la vie, une sorte de noctuelle aérienne qui va vers la lumière comme vers la mort.

Et la poésie alors? Elle, elle est à la fois passage et fin, acte et téléologie, fugitive et définitive, trait et continuité signifiante, car elle se rapproche de la musique. La poésie, c'est la musique du silence, la musique de l'incandescence froide, de l'embrasement de la signification et de la mort des signes. La poésie est maison qui brûle pour mieux d'ignition.

Oui, les signes. Ce sont eux qu'il faut guetter, qu'il faut saisir dans leur mystère, signes qui ne sont pas du tout la note ou le mot, mais la vibration immatérielle de la note ou du mot sur les nerfs de notre sensibilité. En vrai, c'est très difficile pour moi de décrire comment la musique atteint au plus haut en s'épaulant à la poésie pour poursuivre son but transcendantal. Peut-être faudrait-il résumer la question par la fonction d'une demeure, par l'architecture et dire que la musique comme la poésie sont des architectures de signes.

Martin BUYSSE

L'omniprésence de la musique au cinéma m'a toujours surpris. Même dans les films de la veine la plus réaliste, il est rarement une scène de suspense, d'action, de désespoir, qui ne soit accompagnée d'un fond musical. Loin de distraire le spectateur, les trilles du violon, la voix du baryton ou la plainte du violoncelle dans un théâtre de guerre, une plaine désertique ou l'intimité d'une chambre d'hôtel décuplent son émotion au point de le transporter au plus près de la réalité projetée. Il n'y a personne pour s'indigner de la présence d'un quart-queue dans l'habitacle d'un taxi, pour déplorer l'abandon d'un clavecin sous la grêle, pour se plaindre de la sueur perlant aux joues du chef d'orchestre en pleine chasse à l'homme.

Dans le livre, pourtant, il ne sort aucune note des mots imprimés sur les pages. Les mots chantent en silence, vibrent à l'intérieur des phrases, soufflent et sifflent à nos oreilles abandonnées, tremblent et s'ébranlent avant d'exploser sous nos yeux. Les mots sont la



musique des livres. Les mots chantent pour raconter. S'ils chantent mal, rien de ce qu'ils racontent ne fait foi. S'ils chantent bien, ils risquent d'éclipser ce qu'ils racontent. Subordonnés à l'histoire, s'effaçant devant elle, disparaissant de nos vues, ils ont le pouvoir de nous submerger d'émotion, de nous retourner l'estomac, de nous inonder de sueur, comme le crescendo du ténor propage un frisson sur l'échine, incise le cuir, découpe le scalp d'une lame qu'un coup de glotte final vient planter dans le cœur.

Renaud DE PUTTER

Au départ, il y a une ouverture, une vacance. Du temps qui n'est occupé par rien de précis. Mais qui est traversé de forces sans doute, de forces qui se jouent de la chronologie des temps et de la distance des lieux, des forces subtiles car il est aisé de ne pas se laisser mouvoir par elles. Par contre, si on le veut bien, ces forces incitent à l'action.

Pour moi, l'écriture est très proche de la réalisation, il s'agit avant tout de *voir* des êtres, des lieux, des choses, perçus comme inspirants. De les remarquer, de les faire apparaître par des mots ou des plans, ou plutôt, puisqu'ils sont déjà là bien sûr, mais *in-décelés*, de les *délimiter* par des mots ou des plans. Et il y a heureusement un hors-champ des mots, exactement comme un hors champ des plans, ce qui fait que cette délimitation n'est pas une fermeture, mais précisément une *dé-limitation*.

La musique pour moi, survient aussi dans cette vacance. Il s'agit de faire *entendre*, de donner plus d'extension à quelque chose qui est déjà là en puissance dans un geste instrumental ou une matière sonore perçus, eux aussi, comme inspirants.

Inspiration : pressentir, deviner, apercevoir, savoir qu'il y a autre chose derrière les choses, une profondeur dans le donné immédiat. Est inspirant ce qui porte de l'énergie.

Et oui, dans tous les cas, c'est une libération, une petite victoire. Bien sûr, le réel est toujours *plus* que ce qu'un mouvement trop superficiel, et même une *vacance*, nous permettent d'en saisir. Mais ce qui est libérateur, c'est qu'on ait pu faire advenir pour soi, et peut-être pour d'autres, quelques infimes parcelles du pouvoir de transformation qui est là, et qui nous aide à nous décentrer, c'est-à-dire à faire bouger nos douleurs et nos joies.

Rose-Marie FRANÇOIS

La poésie, c'est la musique...

La poésie, c'est la musique de la langue. C'est le rythme du cœur. C'est la quintessence de l'empathie. Elle rejoint le désespoir des geôles, la joie des enfants en vacances, les



larmes d'indicibles deuils, les amours en extase, la mer, le ciel, le désert. Elle ne sait pas ce qu'elle dit. Mais elle le dit. Et quand cet absurde s'avère, elle est déjà repartie, vers d'autres vues et d'autres vies.

La poésie trouve sa voix dans la solitude, en s'abreuvant aux sources sacrées du hasard. Depuis le secret de sa chambre, elle vit l'aventure d'espaces infinis. Elle court, elle joue les saute-ruisseau, elle transgresse les chronologies, elle se laisse porter par le grand fleuve Hors-du-Temps. Elle chante, elle vocalise, elle improvise.

Ensuite, elle va s'asseoir au pied d'un vieil arbre ou face au miroir déformant d'un écran. En écoutant le silence du paysage – vaste, lumineux, hachuré d'ombres – elle ferme les yeux, elle tente de se remémorer les sons qu'elle a perçus et proférés. Elle les transcrit, elle les articule. Sa main suit la cadence, sans questionner le sens.

La musique devient partition, dès lors elle est à partager. Mais pas tout de suite. La poésie essaie d'abord de se comprendre, de se déchiffrer. Elle se lit, elle se relit. Elle se corrige, elle s'amplifie. Elle s'ampute surtout, prenant pour modèle l'émondeur attentif, le jardinier qui rythme la cisaille sur la langue des abeilles.

Un jour, la mélodie est bonne à entrouvrir les pages, à faire rimer les accords du bon sens avec la belle déraison des rhapsodies. L'autre je entre en jeu, attrape au vol et fait siennes des paroles lâchées en subconscience, y voit un message subversif, des airs dangereux, le qui-vive de la liberté. Surgissent alors les souvenirs d'un avenir improbable, mystérieusement énoncé : non advenu mais déjà dit, déjà chanté.

Adolphe NYSENHOLC

Bubelè ne comprend pas qu'on dit l'aimer et qu'on l'éloigne de soi, comme si on ne pouvait pas aimer son enfant. Qu'est-ce qu'un enfant doit faire pour pouvoir rester près de sa mère ? Il vit un amour impossible à la Roméo. Mais ici ce n'est pas une famille ennemie qui empêche le petit amant d'aimer, mais une autre nation, qui fait la guerre, ce qui dépasse son entendement ! Pouvoir dire cet amour-haine dans lequel s'est débattu le jeune enfant « abandonné » qui n'avait pas de mots pour nommer sa détresse, libère, même sur le tard, et surtout quand on arrive à le dire avec une écriture qui touche d'autres que soi. Le plaisir du texte que procure sa poétique joue comme une catharsis.

Dans *The Jazz Singer* (1927), Robin (Al Jolson), qui a, lui, délaissé sa famille, jeune homme, chante *in fine* sa mère, en fils prodigue, « Mammy », et pour elle, assise au premier rang, qui applaudit. Cette dernière scène m'émeut, car lui est revenu, pas ma mère, et il peut s'adresser de vive voix à sa « mom », une *yiddishe mamme*. Il inaugure même par là le film parlant. Moi, je suis resté muet, jusqu'au moment où j'ai pu, à travers un chant silencieux, un livre, parler à un public (sans la mienne), comme si c'était lui, ma mère.



Françoise PIRART

Certains de mes livres ont un lien direct avec la musique. Mais l'ai-je vraiment souhaité ou est-ce dû aux voix mystérieuses que nous croyons entendre lorsque nous créons ?

Un de mes anciens romans, *La Valse du Pont suspendu*, faisait déjà la part belle à Strauss et à la Vienne des années 1830 où l'on valsait dans les salons et les kiosques. Dans un ouvrage plus récent publié en 2012, *Sans nul espoir de vous revoir*, qui se situe aussi au 19^e siècle, mon personnage, Jeremy Alexander Voight, jeune ténor promis à une magnifique carrière, s'engage dans une expédition pour la Sibérie. Même dans une crevasse enneigée, alors qu'il lutte pour la vie, il ne peut s'empêcher d'entonner un air d'*Orphée et Eurydice*.

Mais mon roman le plus musical est sans conteste *Sur l'océan de nos âges* (paru aux Éditions Luce Wilquin en 2013). Lara, pianiste prodige, en est l'une des deux héroïnes. Tourmentée et fragile, elle a été, dès son plus jeune âge, drillée par un père exigeant qui voulait à tout prix qu'elle consacre sa vie entière à son art. Une enfance sacrifiée... En écrivant ce roman, je me sentais imprégnée des œuvres de Tchaïkovski, de Rachmaninoff ou de Moussorgski.

Pourquoi la musique trouve-t-elle si naturellement sa place dans mes livres ? Peut-être parce que j'en ai joué, en joue encore, et qu'elle fait partie de moi. Le piano et la guitare ont creusé leurs chemins dans mes écrits. Et depuis quelques années, le saxophone.

Parfois, il me vient une interrogation : mais qui peut vivre sans musique ?

Alexandre WAJNBERG

Impossible d'écrire sur la musique,
sur ses infinies nuances.
Comme d'écrire la musique elle-même.

Que sont les pauvres boules noires et blanches des partitions,
ces fragiles bricolage si précieux?!

Des galets pour traverser le gué.

C'est à l'artiste de recréer le flux!
De rendre vive cette eau sèche.
Et sonores les ondes liquides.

Pour emporter ici maintenant ses compagnons de voyage
dans la navigation immobile
où le Monde traverse l'Homme
et raisonne en lui.